

La glisse, quel délice!

Jean-Étienne Poirier

Number 64, Winter 2001

Plaisirs d'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8386ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

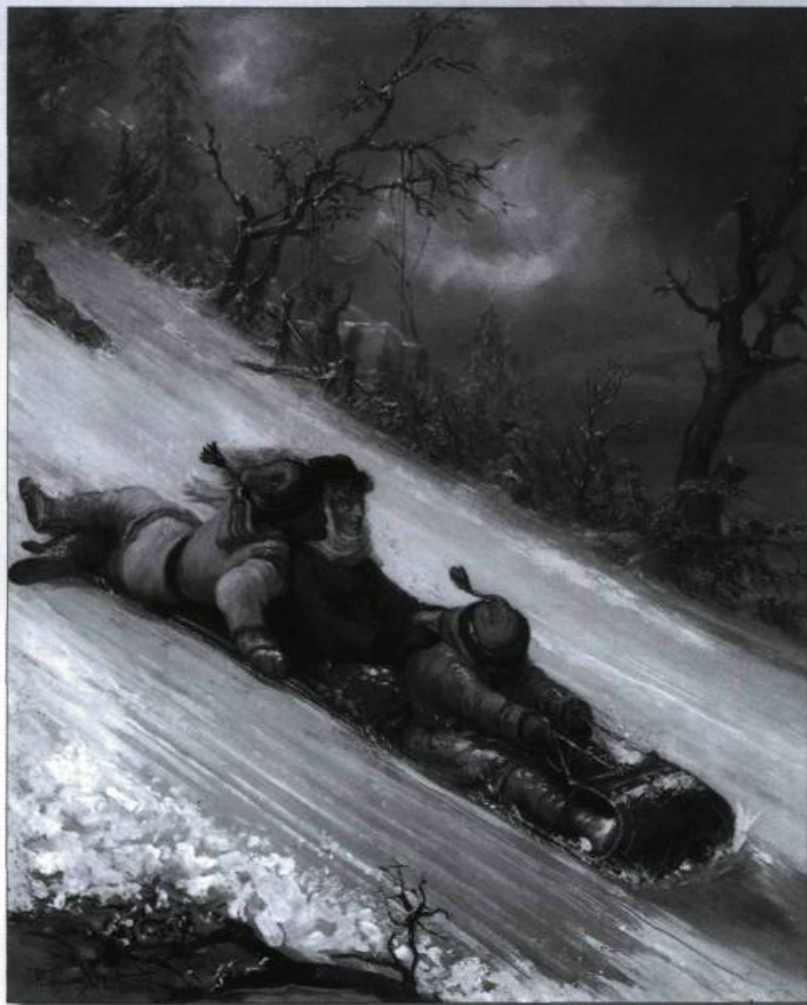
1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poirier, J.-É. (2001). La glisse, quel délice! *Cap-aux-Diamants*, (64), 26–28.

La glisse, quel délice!



La glisse, qu'elle soit pratiquée à skis, en patins ou dans la version des puristes – s'y risquant directement sur les fesses ou les flancs – est assurément un de ces dons divins qui adoucit la nordicité et fait de l'hiver une saison où la joie peut être délivrée avec une franche simplicité.

PIÈCES À CONVICTION

La glisse est une activité qui ne s'encombre pas nécessairement de l'artifice de l'équipement. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer les séances de dérapages que s'offrent les cœurs sensibles aussitôt les trottoirs gelés. Des semelles de bottes ayant bien vécu, accompagnées d'un peu d'élan et d'équilibre, font amplement l'affaire dans ce cas. Et pour les glisseurs en quête d'un véhicule permettant d'être grisé par la vitesse, il n'y a que l'embarras du choix. Si les plus modernes choisissent la soucoupe en PVC ou le bolide sur trois skis équipé d'un volant et d'un frein, les nostalgiques et les traditionnels pencheront naturellement vers la traîne sauvage.

Les plus anciennes attestations de l'utilisation du terme *traîne sauvage* remontent à la moitié du XVII^e siècle. Les textes publiés à cette époque font invariablement référence à différentes corvées que la traîne sauvage permettait d'accomplir. Elle ne sera associée à la notion de plaisir qu'à la fin du XIX^e siècle. C'est qu'à ce moment, partout en Occident, des classes aisées apparaissent et trouvent plus de temps pour la détente et le sport.

PAR JEAN-ÉTIENNE POIRIER

Alfred Boisseau (1823-1901), *Tobogganing*, huile sur toile, signée et datée, 1881. Photographie Patrick Altman. (Musée du Québec).

En arrière-plan : *Vague de neige*. Photographie Martin Beaulieu. (Collection de l'artiste).

Un amour avoué pour la neige et la glace peut apparaître pour plusieurs comme rien de moins que la révélation de dispositions masochistes. Pourtant, il y a des plaisirs d'hiver qui donnent à penser que la saison froide a été inventée par quelque hédoniste résident des cieux. En cherchant un peu, on découvre même à certaines réjouissances hivernales des ancêtres venus des chaudes mers du Sud.

Loisirs et rencontres sociales vont souvent de pair, aussi la traîne sauvage se propose, à l'occasion, tel un pont entre filles et garçons. En témoigne cette lettre publiée dans *Le vrai canard* de Montréal du 15 janvier 1881, où un lecteur interroge l'éditorialiste Hector Berthelot – dit Ladébauche – à propos de l'étiquette qui est de mise lorsqu'on utilise la traîne sauvage dans un contexte mixte : «Je me suis acheté une traîne sauvage et je me propose de faire des glissades avec des de-

moiselles assez hupées [sic] de la rue St. Hubert. Pouvez-vous me dire qu'elles sont les règles d'étiquette à observer dans un amusement de ce genre? Nous serons trois demoiselles et deux messieurs.» Déjà, dans cet exemple, on voit aisément que la glissade fut jadis une ouverture à d'autres plaisirs éventuels. Questions d'étiquette donc, mais aussi de morale, comme l'illustre cette boutade publiée dans *Le Goglu* du 12 décembre de l'année 1930 :

«— Question. Une fille peut-elle aller glisser en traîne sauvage avec des garçons sans se faire critiquer?

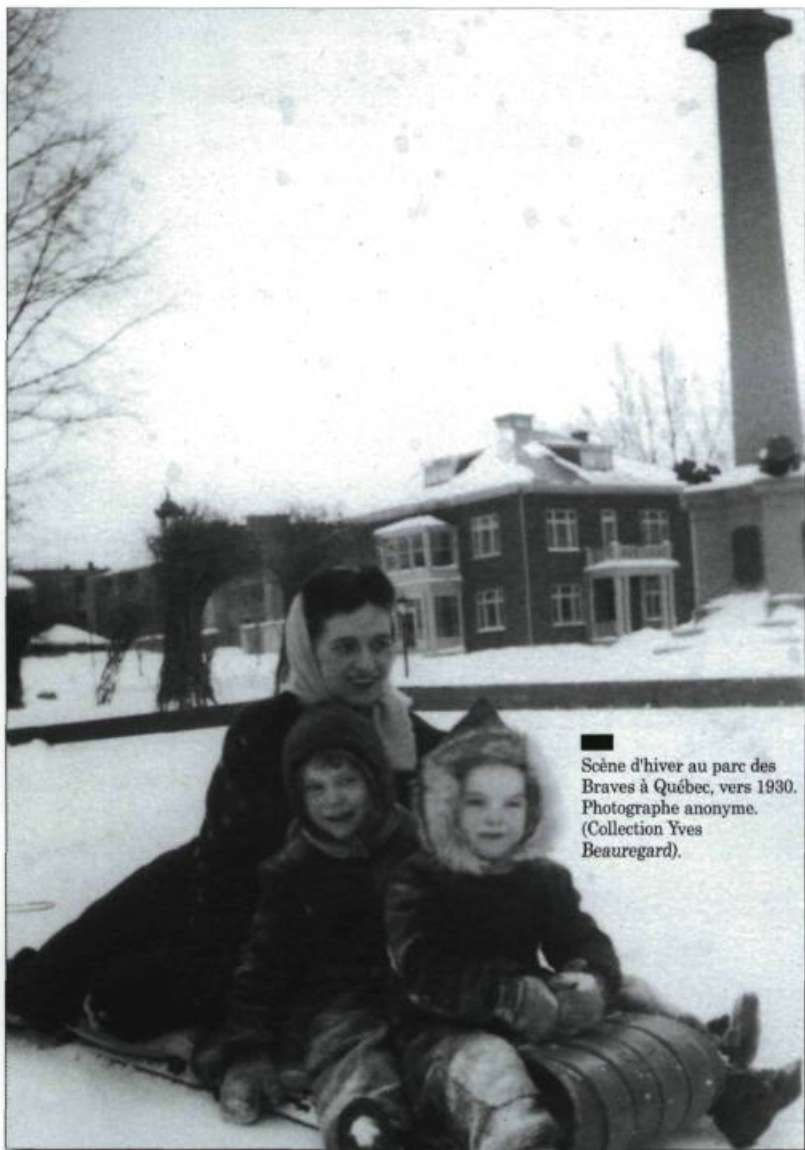
— Réponse. Il ne faut pas que la traîne soit trop sauvage.»

Préoccupation fort appropriée puisque la glisse a souvent été associée non seulement à l'esprit du libertinage, mais également à une attitude en marge des conventions sociales. Ses adeptes, lorsque l'on ne les considère pas comme des sauvages proprement dits, sont souvent présentés comme des êtres étroitement liés à la nature. Une image qui leur vient de loin.

PLAISIR PRÉHISTORIQUE

Presque deux millénaires avant notre ère, les Polynésiens furent les véritables pionniers de la glisse. Navigateurs hors pair possédant une science de la mer hautement supérieure à celle des Européens qui traversèrent l'Atlantique 3 500 ans plus tard, les peuplades qui colonisèrent Hawaï découvrirent le surf alors qu'ils utilisaient le rouleau des vagues afin de passer les barrières de corail à bord de leurs catamarans. On trouve également des traces anciennes de cette pratique au Pérou, comme en témoigne des scènes de surf peintes sur des poteries découvertes lors de recherches archéologiques. Plus loin d'Hawaï encore, il y a de ça plus de deux siècles, des surfeurs ont été aperçus en Afrique de l'Ouest, ce que nous apprend l'œuvre de l'explorateur britannique, sir James Edward Alexander.

Malgré son origine préhistorique, cette activité possède plusieurs foyers d'émergence et une image toujours actuelle, récupérée par les amateurs de technologies qui «surfent» sur Internet, ce qui pourrait nous laisser croire que la culture du surf, et celle de la glisse par extension, porte en elle un trésor anthropologique liant l'éphémère et le perpétuel. Selon Jean-Pierre Augustin : «Le surf est dans son temps. Il est de son temps. Aucun véritable anachronisme, pas de postsynchronisation non plus : tout est immédiatement synchrone ici. Pas d'histoire, à la rigueur, même si les vieux surfeurs racontent celle



Scène d'hiver au parc des Braves à Québec, vers 1930. Photographe anonyme. (Collection Yves Beauregard).

Joe Brown prolonge l'esprit de la vague à Puerto Escandido, Mexique. Photo Jean-Étienne Poirier. (Collection de l'auteur).



Deux petits glisseurs sur les plaines d'Abraham, à Québec. Photo Jean-Étienne Poirier. (Collection de l'auteur).

des antiques longues planches de bois lissé. Le surf n'a pas de passé et il est sans avenir : il attend, au seul temps présent, la vague suivante. Qui viendra d'ailleurs, et beaucoup d'autres, déjà virtuellement formées, dans un présent simplement différé.»

zine *Woman's Home Companion* où il qualifie ainsi le surf : «*a royal sport for the natural kings of earth*», rien de moins.

Lors de la Deuxième Guerre mondiale, la culture du surf se déplace en Californie, d'où elle s'étendra au monde entier. Dès lors, le surf est reconnu comme l'ancêtre et le totem de tous les sports de glisse. C'est d'ailleurs une de ses descendantes, la planche à neige, qui a réussi au Québec à battre en popularité la légendaire traîne sauvage, ce qui contribue aujourd'hui à donner un certain air de plage à nos centres de ski.

L'ART DE LA TRANSITION

Passage d'un état à un autre, déplacement continu ou imposé, la glisse est l'art de se faufiler, de s'introduire et de se couler. Et comme bien d'autres activités humaines dont les gourmands apprennent à jouir progressivement, la glisse, si elle est parfois peu agréable pour le novice qui n'a pas encore l'équilibre, la souplesse et le rythme, peut rapidement devenir une somptueuse et inspirante pratique.

La glisse n'est rien de moins qu'une occasion, celle de goûter le savoureux mélange de la peur maîtrisée servie avec quelques pointes d'ivresse. De la dégustation de cet élixir, il résulte le sentiment d'une nature gentille où, finalement, il fait bon d'être vivant, que la vague glissée s'abatte sur le sable ou qu'elle se déroule en un océan de flocons blancs.

Traversez l'hiver en glissant, sourire aux lèvres – planche ou patins aux pieds – et le printemps pourrait bien arriver plus tôt que vous ne le souhaiteriez. ♥

Pour en savoir plus :

Tous les renseignements ainsi que les extraits d'époque concernant le mot traîne sauvage proviennent du fichier lexical du *Trésor de la langue française au Québec*.

Jean-Pierre Augustin (dir.). *Surf atlantique : les territoires de l'éphémère*. Talence, Éditions de la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1994.

Matt Warshaw. «Paperweight Matt Warshaw looks at surfing in the mainstream press», *The Surfer's Journal*, vol. 6, n° 3, 1997.

Jean-Étienne Poirier est anthropologue et auteur de *Hopupu, les délices de la glisse*. Sillery, Les Éditions du Septentrion, 2000, 182 p.



Partout où il y a de la neige... (Photo : Sébastien Larose ©).

CONTACT AVEC L'OCCIDENT

En décembre 1777, le célèbre capitaine James Cook débarque à Tahiti, précisément à Matavi Point, et y surprend un surfeur utilisant un canoë en guise de planche, valsant avec une déferlante. Cook perçut l'activité comme un amusement ayant, selon toute apparence, la faculté de dissiper les perturbations de l'esprit avec autant de succès que la musique.

En 1907, l'écrivain et aventurier Jack London surfe quelques jours à Waikiki (Hawaï) et rédige ensuite une nouvelle pour le maga-